

Le discrédit du pèlerin de Compostelle dans les récits français de voyages en Espagne des XVII^e et XVIII^e siècles

Ignacio Iñarrea Las Heras

Université de La Rioja

ignacio.inarrea@unirioja.es

Resumen

En la Edad Moderna, el peregrino de Compostela vio disminuir progresivamente el respeto del que gozó en la Edad Media. Los abusos y las malas prácticas, así como los vagabundos y los mendigos disfrazados de peregrinos, tuvieron mucho que ver con este desprestigio. Los textos de varios viajeros franceses (no peregrinos) por España son un buen ejemplo de esta visión negativa en los siglos XVII y XVIII. Sin embargo, también constituyen un testimonio del mantenimiento del viaje piadoso a Compostela, que aún está lejos de desaparecer. Hubo también, en el siglo XVIII, verdaderos peregrinos franceses que escribieron relatos de sus viajes a Galicia. No critican el culto a Santiago, pero sus narraciones permiten apreciar aspectos negativos de este fenómeno religioso. Estos dos grupos de textos muestran que la decadencia de la peregrinación a Compostela es en sí misma, paradójicamente, una prueba de la supervivencia de esta práctica en el período indicado.

Palabras clave: siglos XVII y XVIII; pere-

Abstract

In the Modern Age, the pilgrims to Santiago de Compostela increasingly lost the traditional they had enjoyed during the Middle Ages. Abuse and misbehaviour on the respect part of the pilgrims, as well as the vagabonds and vagrants disguised as pilgrims had much to do with this loss of prestige. The texts of several French travellers in Spain (who were not pilgrims) are a good example of this negative vision during the 17th and 18th centuries. However, they also give testimony of the continuation of the pious journey to Compostela, which was by no means disappearing. There were also in the 18th century, authentic French pilgrims who wrote narrations of their trip to Galicia. They don't criticise the cult of Santiago, but their stories allow us to appreciate negative aspects of this religious phenomenon. These two types of texts demonstrate that the decadence of the pilgrimage to Compostela is in itself, paradoxically, a Proof of the survival of this practice in the indicated period.

Keywords: 17th and 18th centuries; Pilgrimage; Compostela; Disrepute; French

grinación; Compostela; desprestigio; relatos franceses de viajes. travellers stories.

Le mot pèlerin provient du terme latin *pelegrinus*, qui signifie, précisément, étranger¹. Depuis le Moyen Âge, les pèlerins chrétiens étaient des voyageurs qui partaient souvent dans des contrées très lointaines. Ils y allaient afin de rendre culte dans des sanctuaires où l'on gardait les reliques d'un saint ou d'une sainte ou des vestiges de la présence du Christ ou de la Vierge. La littérature médiévale européenne n'ignore pas cette circonstance. Par exemple, Geoffrey Chaucer en parle au commencement des *Canterbury Tales* :

Than longen folk to goon on pilgrimages,
And palmeres for to seken straunge strondes,
To ferne halwes, kouthe in sondry londes ;
And specially from every shires ende
Of Engelond to Caunterbury they wende,
The holy blisful martyr for to seke
That hem hath holpen whan that they were seeke (Geoffrey
Chaucer, 2005 : 3, vv. 12-18).

Par conséquent, là où ils arrivaient ils étaient considérés comme des étrangers. Mais ils n'étaient pas pour ça l'objet d'une réception hostile. Tout au contraire, on les respectait à cause du caractère pieux de leur aventure. Même les pèlerins de Terre Sainte étaient bien reçus, au cours de leur chemin, dans des territoires sous la domination musulmane. Tout de même, les réticences des autorités contre eux ne manquèrent pas. On craignait aussi l'arrivée d'espions chrétiens déguisés en pèlerins :

La perspective des dangers qui attendent les pèlerins se mettant en route vers Jérusalem fait partie des *topoi* de la littérature de pèlerinage. [...] Parmi toutes ces embûches, à côté de celles qui sont tendues par la nature, il y a celles qui sont inhérentes à la situation politique et liées à la crainte de l'espionnage. Certes, les califes, les sultans et leurs subordonnés ne songent pas un instant à interdire à des hommes pieux d'aller vénérer le Saint Sépulcre et les églises édifiées sur les lieux marqués par la présence du Christ [...] Toutefois, la méfiance règne. Sous l'habit du pèlerin, ne se cache-t-il pas un envoyé du pape, de

¹ Le présent travail est lié au projet n° 2009/01 du programme FOMENTA de bourses pour des projets de recherche, intégré dans les Plans de La Rioja d'I+D+I. Convocation 2009. Gouvernement Autonome de La Rioja. Département de l'Éducation, de la Culture et du Sport. L'auteur appartient au Centro de Investigación en Lenguas Aplicadas (CILAP) de l'Université de La Rioja.

l'empereur, de tel ou tel souverain désireux d'obtenir des renseignements en vue de quelque intervention armée? (Deluz, 1994 : 55)

En ce qui concerne la route de Saint-Jacques, les pèlerins jouissaient à l'époque médiévale d'une considération légale spéciale, en raison précisément de leur condition d'étrangers :

El peregrino, desde el momento en que abandona su país, es un extranjero, y como tal se encuentra fuera de la protección de sus propias leyes; mas tampoco puede invocar las leyes y derechos del país donde se encuentra. Todo lo que recibe es por hospitalidad (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 255).

En quelque sorte, on pourrait dire que les différents royaumes de l'Europe se mirent d'accord pour établir des normes et promulguer des lois pour les protéger et favoriser la réalisation de leur trajet :

Nace así una especie de derecho internacional protector del peregrino, en el que con rara unanimidad coinciden todas las legislaciones, y que [...] sólo empieza a esfumarse al ir perdiendo las romerías el verdadero espíritu de religiosidad y penitencia (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 255).

En plus, à cause de leur propre qualité de pèlerins, on les définissait du point de vue légal comme des gens fiables, dignes de toute crédibilité :

La palabra del peregrino mientras está en romería es sagrada, y su testimonio es creído si jura por su viaje aun en acusaciones de robo o de hurto. Esta jurisprudencia sienta una fazaña burgalesa y una disposición del *Libro de los Fueros de Castilla* (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 262).

La fiction littéraire médiévale reflète bien aussi cette dimension des voyageurs de Compostelle. On trouve ainsi, dans le genre de la chanson de geste, l'exemple d'*Ami et Amile*. Le narrateur assure dans les premiers vers de cette œuvre que l'histoire qu'il va raconter est vraie. Il indique que les hommes d'église et les pèlerins de Compostelle sont sans doute de bons garants de l'authenticité du récit (Real, 1991 : 22-23) :

Ce n'est pas fable que dire voz volons,
Ansoiz est voirs autressi com sermon,
Car plusors gens a tesmoing en traionz,
Clers et prevoires, gens de religion.
Li pelerin qui a Saint Jaque vont
Le sevent bien, se ce est voirs ou non.
Huïmais orrez de douz bons compaignons,

Ce est d'Amile et d'Amis le baron (Anonyme, 1987 : 1, vv. 5-12).

Il faut pourtant dire que les pèlerins devaient, pour mériter ces avantages, maintenir toujours une conduite dévote et honorable, en accord avec leur condition (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 262).

Cependant, on voit apparaître depuis le Moyen Âge des manifestations de critique contre certaines caractéristiques du pèlerinage. Au sein de l'église catholique, on attaquait des abus et des mauvaises pratiques dérivées de ce type de voyages. On ne mettait pas en cause, de toute façon, le culte et la sincère dévotion pour les saints et les vierges (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 111-115). Au XVI^e siècle, la Réforme protestante, qui refuse clairement les pèlerinages, leur portera un grand préjudice. De cette manière, le nombre des pèlerins de Compostelle provenant de l'Europe du nord diminuera énormément :

Poco antes de mediar el siglo XVI hubieron de hacerse sentir en la peregrinación compostelana las consecuencias del movimiento religioso de la Reforma, que fueron en primer lugar la desaparición de los grandes contingentes de peregrinos ingleses, que llegaban por mar a La Coruña, y de gran parte de las bandadas de alemanes, muchos de ellos gentes humildes que pedían limosna cantando. En la misma Francia, los hugonotes de la Saintonge se burlaban de los pobres peregrinos (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 111).

Il ne faut pas non plus oublier l'apparition et le pullulement sur les chemins vers Compostelle, depuis le Moyen Âge, des faux pèlerins. C'étaient des voleurs, des vagabonds ou des mendiants qui prenaient l'apparence de ces voyageurs (Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 1 : 115-116). En ce qui concerne la France, ce type de *pèlerin* proliféra beaucoup. Cela eut pour conséquence que, dans la période comprise entre le dernier tiers du XVII^e siècle et les premières décennies du XVIII^e, les rois de France Louis XIV et Louis XV durent prendre des mesures légales pour mettre fin à cette pratique du pèlerinage feint. Il fallait contrôler plus rigoureusement la réalisation de ces périple. Ils promulguèrent plusieurs ordonnances et édits par lesquels on exigeait l'accomplissement d'une série de conditions à tous ceux qui voulaient quitter la France pour visiter un sanctuaire. Par exemple, une ordonnance publiée le 25 juillet 1665 par Louis XIV établit l'obligation d'obtenir un passeport pour partir en pèlerinage à l'étranger :

[...] Sa majesté a défendu et défend très expressément à toute personne de quelque qualité et condition qu'elles soient d'aller en Pellerinage hors du Royaume, sans Passe-port expres de sa Majesté, lequel ne sera expédié à ceux qui voudront faire ces Pellerinages que sur le consentement que leurs père et mère (ou

en cas de décès d'eux, de leurs plus proches parents) auront presté par devant le Juge Royal du lieu de leur demeure, ou du plus prochain, et dont ils rapporteront acte authentique, à peine à ceux qui seront rencontrés faisant de pareils voyages sans Passe-port de sa Majesté, soit en y allant soit en revenant, d'estre punis comme vagabonds, et gens sans aveu suivant la rigueur des Ordonnances (Ferpel, 2009).

Pourtant, le phénomène général des pèlerinages ne finit pas en France. Aux XVI^e et XVII^e siècles, Rome (encore plus que Saint-Jacques) était la destination internationale préférée des voyageurs pieux de ce pays (Taveneaux, 1994, vol. 2 : 380-382 ; Brian et Le Gall, 1999 : 101 et Caire-Jabinet, 2000 : 34).

Parmi les chansons populaires françaises sur le culte de saint Jacques, il y en a une, intitulée *La Grande Chanson des Pèlerins de Saint Jacques*, qui contient une strophe sur la région de la Saintonge. On y dit que le passage par ce territoire est vraiment désagréable pour les pèlerins, à cause de la conduite barbare et brutale des huguenots :

Quand nous fûmes en la Saintonge,
Hélas! mon Dieu,
Nous ne trouvâmes point d'églises
Pour prier Dieu ;
Les Huguenots les ont rompues
Par leur malice,
C'est en dépit de Jesus-Christ,
Et la Vierge Marie (Anonyme, 1718 : 3, vv. 9-16).

Ces vers font référence aux mobilisations des huguenots pendant les Guerres de Religion (1562-1598) et, plus probablement encore, pendant les guerres de Rohan (1621-1625). Les protestants de la Saintonge eurent une présence très importante dans ce deuxième conflit (Iñarrea Las Heras, 2010 : 148-149). En tout cas, ce texte est un exemple qui prouverait que la pratique du pèlerinage vers Compostelle n'avait pas du tout disparu en France à cette époque-là, malgré les luttes entre catholiques et huguenots.

Cette tendance se maintint au cours du XVIII^e siècle (Loupès, 1993 : 112-113). Les récits des pèlerins français comme Guillaume Manier, Jean Bonnacaze et Jean Pierre Racq en sont une bonne preuve. Ils allèrent à Compostelle en 1726, 1748-1749 et 1790, respectivement (Manier, 2002 ; Bonnacaze, 1896 et Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Rúa, 1949, vol. 3 : 141-144). En plus, Guillaume Manier se rendit aussi à Rome en 1727 (Bonnault d'Houët, 1901 et Manier, 2002 : XXXVI-XXXVII). Et pendant son séjour en Espagne, il put rencontrer d'autres pèlerins français provenant de l'Auvergne (Manier, 2002 : 68), de la Touraine (Manier, 2002 : 116) ou de la Normandie :

Partant de cette ville [Oviedo], sommes allés à Olungnet [*Olloniego*]. A Olungnet, l'on y passe une barque, où nous avons rencontré, sur la montagne, deux pèlerins de nos voisins, natifs de Pont-l'Évêque [localité de Normandie] [...]. Mais nous ne pouvions pas témoigner la joie que nous avions les uns les autres, attendu que l'un allait, l'autre revenait. Il n'y avait ni cabaret ni village. Fallut nous quitter de même (Manier, 2002 : 113).

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, il y eut plusieurs voyageurs français qui parcoururent l'Espagne et montrèrent de l'intérêt pour le pèlerinage à Compostelle, même s'ils n'étaient pas des pèlerins. Ils écrivirent des récits de leur trajet espagnol (réel ou faux), où ils firent une place au culte de saint Jacques. Ces ouvrages présentent tous une caractéristique commune : ils montrent des aspects plutôt négatifs de ce phénomène religieux, ils en donnent une vision particulièrement critique. Quelques-uns de ces écrivains parlent surtout de la décadence de la figure du pèlerin. Celui-ci n'est plus respectable ; il a perdu toute sa réputation, parce qu'il est devenu un vagabond, un coquin, un fainéant. Antoine de Brunel, seigneur de St. Maurice-en-Trièves (1622-1696), fut un gentilhomme protestant naturel du Dauphiné qui travailla aux Pays-Bas au service du prince d'Orange Frédéric-Henri de Nassau. Il devint plus tard le mentor de François Van Aersen, seigneur de la Plaate. C'est avec celui-ci que Brunel voyagea, entre 1651 et 1655, en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne (Bennassar et Bennassar, 1998 : 1208). Il fait dans son œuvre quelques observations sur les pèlerins de Compostelle qui proviennent de la France. Il affirme qu'ils ne sont pas bien traités en Espagne, parce qu'on les considère tous comme des fripons auxquels il ne faut pas faire confiance :

Je ne vous sçaurois dire la quantité de pelerins françois qui alloient, ou qui venoient de Saint Jacques en Galice. Ce sont eux qui font que les Espagnols nous nomment *gavachos*, et c'est une marque qu'en France nous avons bien des feneants, d'aller ainsi border les chemins d'Espagne. La superstition, l'ignorance, la gueuserie et la piperie en fait de devotion sont cause de ce desordre, et qu'il meurt en Espagne, toutes les années, je ne sçay combien de pauvres pelerins qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy, ils n'ont, dans les hopitaux, que le couvert (Brunel, 1963 : 138).

Le texte anonyme intitulé *État politique, historique & moral du Royaume d'Espagne l'an MDCCLXV* parle dans son deuxième chapitre de la religion en Espagne. Il en donne au lecteur une appréciation qui n'a rien de complaisant, en ce qui concerne le poids de la religion dans la vie des Espagnols. Quant à la pratique des

pèlerinages dans ce pays, son auteur inconnu attaque la croyance aux miracles qui justifient ces voyages et les faux pèlerins qui ne sont que des vagabonds :

Il est inconcevable combien il se fait de petits miracles en Espagne, outre les grands et ceux de Cour. Tous les jours il s'en fait dans la vaste étendue de cette Monarchie : il n'est pas de si petit saint, si obscur soit il, qui ne guérisse, ne murisse les raisins, ne fasse gagner de l'argent, et cela produit un nombre prodigieux de Pèlerinages, de vœux, de messes et de profits.

Les Pèlerinages sont fameux en Espagne. Celui de St Jacques est sans contredit le plus couru et le plus acredité. Il y vient même une foule de coquins de tous les coins de l'Europe. Les François y ont une Chapelle et un Hopital fondés et payés par les Rois de France. Je n'entreray pas dans des détails ennuyeux sur tous ces Pèlerinages. Mais celui de St Jacques merite d'être connu, ainsi que ses pratiques pieuses (Anonyme, 1963 : 467).

Joseph Delaporte, l'abbé de Fontenai et Louis Domairon ont été les compilateurs du *Voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde*, un très vaste recueil de récits de voyages présentés sous forme de lettres, publié en 42 volumes entre 1765 et 1796. Le seizième volume, paru en 1772, est consacré à l'Espagne, et dans la partie où l'on parle de Saint-Jacques-de-Compostelle on peut lire quelques lignes sur le pèlerinage jacquaire. Celles-ci se caractérisent également par un certain ton critique : « La ville de Compostel, si célèbre par le tombeau de saint Jacques, où tous les catholiques du monde viennent faire des pèlerinages de dévotion, de débauche, & de fénéantise, en est la capitale [de la Galice] » (Delaporte, Fontenai et Domairon, 1765-1795, vol. 16 : 492-493).

Jean-Marie-Jérôme Fleuriot, marquis de Langle (1749-1807) est sans doute un cas très curieux de *voyageur* en Espagne. Il n'y a jamais été et, cependant, il écrivit et publia en 1784 le *Voyage de Figaro en Espagne*, où il se montre très dur envers ce pays. Les mœurs, le gouvernement et la religion font l'objet d'une critique très rigoureuse de la part de cet écrivain. Les pèlerins et les pèlerinages ne sont pas du tout épargnés dans ses attaques :

Presque tous les habitants de Madrid (le peuple s'entend), pèlerins-nés pour ainsi dire, passent leur vie à aller, à revenir, à retourner, à St Jacques de Compostelle, à Notre-Dame du Montserrat, à Notre-Dame du Pilar, à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli [Giovanni Vincenzo Antonio Ganganelli, pape sous le nom de Clément XIV, entre 1769 et 1774], qui ne donna jamais sa pantoufle à baiser sans hausser les épaules, voulait abolir tous ces pèlerinages. Ce pontife philosophe savait par cœur que Dieu, la Vierge, les Saints méprisent tous les vagabonds ; il savait aussi qu'il n'y eût jamais ni pardons, ni remis-

sions, ni indulgences attachés aux promenades, aux courses pieuses d'un fainéant sur les grands chemins ; il savait en outre que les coquilles ramassées sur les bords de l'océan, près de la Corogne, près de Compostelle, ne guérissent pas plus vite, plus radicalement, les maux d'yeux, les maux de dents, les maux d'oreilles, que les écailles d'huîtres, de moules, de tortues qu'on trouve à Cadix, à Cancale, à Malaga, à St Malo ; ce pape, d'ailleurs avait vu de ses fenêtres les pèlerins, les pèlerines, sauter les haies, prendre les volailles, dérober les fruits, gâter, fouler les grains, les moissons, s'enfoncer, se cacher dans les bois, et oublier que saint Jacques les épie, les suit de l'œil, et voit tout à travers les branches (Fleuriot, 1991 : 57).

D'autres auteurs montrent la dévotion dédiée à l'apôtre comme la manifestation d'une fausse croyance, comme une marque d'ignorance et de superstition. Balthasar de Monconys (1611-1655), diplomate, physicien et magistrat français, fit de nombreux voyages en Europe et en Orient. Il visita deux fois l'Espagne, en 1628 et en 1645-1646. Au cours de ce deuxième voyage, où il s'adressait au Portugal, il eut l'occasion de connaître Compostelle et sa cathédrale. Il en parle brièvement. Il montre une attitude d'incrédulité assez claire, en ce qui concerne la présence réelle des restes de saint Jacques dans ce sanctuaire et certaines pratiques religieuses réalisées par les fidèles :

Le 21. [juin 1645] ayant vn peu reposé, nous allasmes voir la ville de S. Iacques, où il n'y a rien de remarquable que le nom de ce Saint qu'on dit y estre enterré ; mais iamais personne n'y a rien veu autre qu'un petit Bust de bois fort malfait de ce S. qui est sur le grand Autel, tousiours éclairé de quarante ou cinquante cierges blancs. [...] On y montre vn trou dans vne croix de pierre, où l'on gagne Indulgence en passant trois fois dedans ; & le vulgaire dit faussement qu'on n'y peut passer estant en péché (Monconys, 1665, vol. 1 : 16).

Albert Jouvin de Rochefort (1640-1710) fut officier du roi (comme trésorier de France à Limoges) et cartographe. Il écrivit un énorme récit de voyage, édité en 1672 en huit volumes et intitulé *Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*. Le deuxième volume contient son parcours en Espagne et au Portugal. Jouvin y parle des pèlerins qui rendent un culte à saint Jacques dans la cathédrale de Compostelle. Il montre une légère nuance critique en rapport avec leurs rites et leurs croyances :

On monte par derriere ce Maistre-Autel [celui de la cathédrale de Compostelle] quelques escaliers pour embrasser trois fois cette figure de saint Jacques, & pour baiser le dessus de sa teste,

qu'on couvre, en ce faisant, de son chapeau, qui est la ceremonie ordinaire des Pelerins [...].

Mais ce qui est de plus curieux, c'est qu'on nous fit monter au dessus de l'Eglise couverte de pierres plates jointes avec chaux & ciment, sur laquelle il y a du plaisir à se promener, & à voir une Croix de fer chargée de plusieurs petits morceaux d'étoffe des habits de Pelerins, qui passent par-dessous cette Croix par un espace tres étroit, en se glissant le ventre à terre, & croyent que cette ceremonie est tout à fait necessaire à leur voyage, sans en sçavoir la raison (Jouvin, 1672, vol. 2 : 166-167).

Marie-Catherine d'Aulnoy (1650-1705) dut voyager en Espagne vers 1675. Elle y serait restée jusqu'en 1685. Elle ne connut pas Compostelle. Cependant, elle introduit dans sa *Relation du voyage d'Espagne* quelques observations sur la Galice. Ce n'est pas elle qui les fait directement, mais un de ses compagnons de voyage, un chevalier galicien appelé Don Sanche Sarmiento. Celui-ci, à la demande de Madame d'Aulnoy, lui parle de plusieurs aspects de son pays. Cela a lieu quand ils se trouvent dans une auberge, à Burgos. Don Sanche n'oublie pas la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle et le culte de l'apôtre. En réalité, Don Sanche n'est qu'un personnage créé par Madame d'Aulnoy pour exprimer ce qu'elle dut lire sur la Galice dans l'œuvre d'Albert Jouvin de Rochefort. Raymond Foulché-Delbosc a bien montré qu'elle copia cet auteur (Foulché-Delbosc, 1926 : 48-49 et 56 ; Tamarit, 2003 : 87-88). Mais il faut reconnaître qu'elle sut donner aux paroles de Don Sanche une orientation personnelle, pas du tout flatteuse par rapport à l'attitude de certains pèlerins dans leurs pratiques religieuses dans la cathédrale de Compostelle :

Sa figure [celle de l'apôtre saint Jacques] est representée sur l'Autel, & les Pelerins la baisent trois fois, & luy mettent leur Chapeau sur la tête ; car cela est de la Ceremonie. Ils en font encore une autre assez singuliere ; ils montent au dessus de l'Eglise, qui est couverte de grandes Pierres plates. En ce lieu est une Croix de Fer, où les Pelerins attachent toûjours quelques lambeaux de leurs Habits. Ils passent sous cette Croix, par un endroit si petit, qu'il faut qu'ils se glissent sur l'estomach contre le Pavé ; & ceux qui ne sont pas menus, sont prêts à crever. Mais il y en a eu de si simples, ou de si superstitieux, qu'ayant obmis de le faire, ils sont revenus exprès de quatre & cinq cens lieuës ; car on voit là des Pelerins de toutes les contrées du Monde (Aulnoy, 1691, vol 1 : 230-231).

Ce point de vue sceptique est encore plus clair dans la suite des explications de Don Sanche, qui concernent le nom de la ville et la légende de la translation de saint Jacques :

Un homme de ma connoissance, grand chercheur d'Etymologies, assuroit que la Ville de Compostelle se nommoit ainsi, parce que Saint Jacques devoit souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une Etoile à Campo-Stella. Il est vray, reprit-il, que quelques Gens le pretendent ainsi ; mais le zele & la credulité du Peuple va bien plus loin, & l'on montre à Padron proche de Compostelle, une Pierre creuse, & l'on pretend que c'étoit le petit Bateau dans lequel Saint Jacques arriva, après avoir passé dedans tant de Mers, où sans un continuel Miracle, la Pierre auroit bien dû aller à fond. Vous n'avez pas l'air d'y ajouter foy, luy dis-je. Il se prit à sourire (Aulnoy, 1691, vol 1 : 231-232).

Le moine Jean-Baptiste Labat apporte un témoignage vraiment très particulier sur les faux pèlerins des Compostelle. Il séjourna plusieurs mois en Andalousie, entre 1705 et 1706. Il ne voyagea donc pas en Galice. Cependant, quand il parle des conditions de vie et de travail des Français qui habitaient à l'époque dans la région andalouse, il signale qu'ils se déguisaient en pèlerins jacquaires et imitaient leur conduite en chemin pour pouvoir passer en France. De cette manière, ils pouvaient y laisser l'argent qu'ils avaient gagné en Espagne, après avoir déjoué la surveillance des gardes espagnols. En plus, ils évitaient aussi les voleurs (Manier, 2002 : 68, n. 4) :

[...] on assuroit dans le temps que j'étois à Cadis, qu'il y avoit dans la seule Andalousie plus de vingt mille François des Provinces d'Auvergne, de la Marche, du Limousin, & des environs de la Garonne, dont le métier étoit de porter de l'eau dans les maisons, de vendre dans les ruës du charbon, de l'huile, du vinaigre, de servir dans les Hôtelleries, de labourer les terres, & faire les moissons, & d'y travailler les vignes. Ces gens ne manquent gueres de faire tous les trois ans un voyage dans leurs Païs, & d'y porter trois ou quatre cens Piastres, & souvent davantage. [...]

Ce qui leur donne plus d'embarras, c'est de transporter leur argent en leur Païs, & se soustraire à la vigilance des Gardes préposés pour empêcher le transport des especes hors du Royaume, & pour le sauver des mains des voleurs, dont toute l'Espagne est abondamment pourvuë. [...] Ils évitent les grandes routes, & les passages où sont les Gardes, & prennent presque tous le chemin de saint Jacques. Là ils se métamorphosent en Pelerins, & passent les Monts Pyrenées demandant l'aumône en chantant, & dans un équipage qui ne donne guere lieu de soupçonner qu'ils son chargés d'argent (Labat, 1730, vol. 1 : 286-288).

On peut bien constater que Labat ne critique en aucune façon les pèlerins. Cependant, il montre bien une modalité du pèlerinage factice. L'apparence de ce type de voyageur est utilisée au service de certains intérêts économiques.

Pierre-Louis-Auguste Crusy, marquis de Marcillac (1769-1824) fut un militaire français qui dut quitter la France lors de la Révolution. Il arriva en Espagne en 1793 (Marcillac, 1825 : 70-80), où il put connaître la Galice, parmi d'autres régions. Il y vit beaucoup de pèlerins qui se dirigeaient vers Compostelle. Mais il constata avec tristesse que ce n'étaient que des gens pauvres. Il regrette un recul de la dévotion chrétienne, dont les coupables sont les progrès de la philosophie et de la civilisation :

Je trouvai sur mon chemin nombre de croyans revêtus des marques de l'humilité, même de celles de la pauvreté : ils alloient à pied, le bourdon à la main, et le camail orné de coquilles, sur l'épaule. Mais où sont ces rois d'Arragon, ceux de Navarre, ce Louis-le-Jeune, roi de France, se dépouillant du faste de la souveraineté pour se confondre parmi la foule de chrétiens qui accourent encore de nos jours de toutes les parties du monde à Saint-Jacques de Compostelle, en accomplissement de leur vœu? Cet acte de foi est exclusif maintenant aux êtres infortunés, depuis que l'incrédulité est arrivée sous les ailes de la philosophie. D'un excès peut-être, dont les résultats tournoient cependant au profit de la société, on est tombé dans un autre, dont les suites ont été funestes non-seulement au bonheur particulier, mais encore au bonheur de l'humanité entière [...] Qu'avons-nous gagné à ce changement de mœurs, qu'on appelle civilisation? (Marcillac, 1807 : 133-134)

On peut voir ici également l'expression d'un point de vue assez particulier, par rapport aux autres voyageurs. Marcillac expose des idées plutôt traditionnelles, propres à quelqu'un qui refuse les apports de l'illustration et un progrès qui implique la perte de la foi.

D'une manière ou d'une autre, ces auteurs témoignent d'une même réalité. Ils le font sous des points de vue et des attitudes personnelles différents : la critique sévère, le mépris, l'objectivité et même le regret ou la nostalgie. Mais pour la plupart d'eux, le culte de saint Jacques, le pèlerinage de Compostelle et ses protagonistes, se trouvent aux XVII^e et XVIII^e siècles dans une situation qui est bien éloignée de la splendeur vécue au Moyen Âge. Comme on l'a avancé, ils tendent à identifier la dévotion avec la superstition, le voyage vers le sanctuaire jacquaire avec le vagabondage et les pèlerins avec des coquins. Certes, Madame d'Aulnoy ou Fleuriot n'ont pas une connaissance personnelle et directe de la Galice ou de l'Espagne (respectivement). Cependant, leurs opinions contre quelques aspects de ce phénomène montreraient que celui-ci a perdu une partie de son prestige international. En plus, chez Jean-

Baptiste Labat la figure du voyageur pieux est réduite à une pure apparence, à un simple déguisement.

À côté de ces voyageurs *non religieux*, il y a eu au XVIII^e siècle quelques vrais pèlerins de Compostelle, dont on a déjà parlé et qui ont laissé un témoignage écrit de leur expérience. Comme il est évident, ils ne mettent pas en cause la pratique du culte de saint Jacques. Mais on trouve aussi dans leurs textes des éléments négatifs de ce phénomène.

Guillaume Manier et Jean Bonnacaze n'ont pas vraiment de motivations religieuses pour entreprendre leur voyage. Manier raconte que « de fréquentes demandes que mon capitaine me faisait pour aller payer des billets qu'il m'avait fait faire, ne me voyant pas en état d'y pouvoir satisfaire si tôt, me firent prendre la résolution de sortir du pays » (2002 : 2). Et Bonnacaze signale : « je pris la résolution d'aller étudier en Espagne ; et, pour réussir à mon projet, je pris le prétexte d'aller à St-Jacques » (1896 : 184).

Le problème constitué par l'existence des faux pèlerins et la perte de respect pour les vrais est vécu par Manier quand il arrive en Espagne. Il est pris par erreur à Hernani pour un déserteur de l'armée française, parce que « mon chapeau était un chapeau de munition que j'avais rogné » (2002 : 50). Pour sa part, Bonnacaze doit éviter à Roncevaux un groupe de « soldats qui venaient à l'hôpital pour voir s'ils pouvaient surprendre quelque français pour l'engager » (1896 : 185).

Et il ne faut pas non plus oublier les difficultés inhérentes au chemin, la dureté de cette aventure. Les dangers divers, les maladies, le climat, le fait de voyager à pied pourraient sans doute être considérés comme des facteurs de dissuasion ou d'abandon de ce pèlerinage. Curieusement, Manier, Bonnacaze et Racq coïncident à faire, dans leurs récits respectifs, des commentaires sur leurs souffrances au moment où ils racontent leur arrivée à León. Manier (2002 : 115) parle de froid et de fatigue extrêmes :

[...] puis étant glacés, nous marchions ensuite, comme des perdus que nous étions, croyant toujours attraper quelque gîte. À la fin, à force de marcher vite, nous fumes contraints de marcher à tâtons, où après être presque hors de nous-mêmes de la fatigue, du froid et du chaud que nous endurions l'un après l'autre, Dieu permit que nous nous sommes trouvés au pied des murs de la ville de León, à 8 heures du soir.

Bonnacaze (1896 : 187-188) raconte qu'il tomba gravement malade. Il parle même de la mort, qu'il put sentir tout près de lui : il crut mourir à un moment donné ; en plus, il vit décéder d'autres pèlerins :

[...] je fis quelques jours de marche, mais avant d'arriver à León, je retombai malade d'une inflammation ; étant arrivé à León, j'entrai à l'hôpital royal St-Antoine, où je demeurai un

mois, où je fus saigné et purgé plusieurs fois ; j'étais si faible et si échauffé en entrant, que je ne pus prendre un lavement que je demandais avec instance, mais les purgations produisirent leur effet pendant trois ou quatre jours ; je croyais mourir de cette maladie. Il y avait d'ailleurs une espèce d'épidémie dans l'hôpital, dont il mourait dix et douze personnes par jour. [...] Ce qui m'engagea à sortir de l'hôpital, fut de voir trois autres camarades morts à mes côtés et un vis-à-vis de mon lit.

Finalement, Jean Pierre Racq signale qu'il est très content d'arriver à León et, probablement, de s'éloigner de la Galice. On dirait que son passage par cette région ne fut pas du tout agréable pour lui : « je suis tres content quand je suis arrivé à Lion et jeu derai mieu mieux si, le bon Dieu me fait la grace darriver a mon pays cest a dire en France quil est plus bon a minuit que la Galice a mijour » (*apud* Vázquez de Parra, Lacarra et Uría Ríu, 1949, vol. 3 : 144).

On a bien vu que les écrivains et voyageurs *non pieux* ne donnent pas une bonne image du pèlerinage de Compostelle. Cependant, ils ne parlent jamais de sa disparition. Tout au contraire, plusieurs signalent que cette pratique se maintient et que beaucoup de gens provenant de toute l'Europe arrivent au sanctuaire de l'Apôtre. Ainsi, par exemple, et comme on l'a déjà dit, Antoine de Brunel ne saurait pas « dire la quantité de pelerins françois qui alloient, ou qui venoient de Saint Jacques en Galice » ; d'après le récit de Marie-Catherine d'Aulnoy (1672, vol. 2 : 158), « on voit là [à Compostelle] des Pelerins de toutes les contrées du Monde ». Albert Jouvin raconte qu'il a trouvé près de Léon « deux jeunes Pelerins qui estoient de Bordeaux ». Les *vrais* pèlerins, de leur côté, ne montrent pas l'*aventure compostellane* comme une expérience facile. Ils n'en exposent pas non plus une conception marquée par la dévotion religieuse. Leurs récits n'ont rien à voir avec la propagation du culte de saint Jacques. Pourtant, ils ont pris à un moment donné la décision d'aller en Espagne et n'y ont pas renoncé : ils ont entrepris et accompli le trajet jusqu'à Compostelle. On pourrait en déduire que cette détermination avait malgré tout une signification importante pour eux. C'est seulement à son retour en France que Bonnacaze (1896 : 189) dit :

Étant enfin arrivé au premier village de France, au pied du port, il y a un ruisseau avec un pont qui sépare les deux royaumes de France et d'Espagne. Je fis une croix avec mon bâton et promis de n'y plus revenir pour aller à St-Jacques. Alors je fus content, me voyant hors de la misère espagnole.

Mais ces mots ne contiennent aucune critique contre la pratique pieuse du pèlerinage. Ils ne sont que la conclusion logique que Bonnacaze a tirée d'un voyage réalisé dans des conditions très difficiles.

Donc, d'après les textes étudiés ici, on pourrait croire à la coexistence, aux XVII^e et XVIII^e siècles, de deux phénomènes intimement liés, dont l'un est la conséquence de l'autre. D'un côté, il y a la dévotion sincère de saint Jacques ; d'un autre côté, il y a sa perversion. Le discrédit de la figure du pèlerin de Compostelle ronge un prestige qu'il a gagné et maintenu pendant des siècles et qui ne disparaît pas rapidement. En quelque sorte, on pourrait dire que l'importance de l'univers jacquaire favorise sa propre dévalorisation. S'il existe de faux pèlerins qui peuvent tromper les gens grâce à leur déguisement, c'est parce qu'il existe aussi de vrais pèlerins qui se comportent honorablement. S'il y a des pratiques pieuses qui peuvent être considérées comme des manifestations de superstition, c'est parce qu'elles sont réalisées de manière sincère : les auteurs *non pèlerins* cités ici ne parlent pas d'hypocrisie ou de bigoterie de la part des fidèles. Et, en tout cas, il ne faut pas oublier la part de subjectivité qui peut être implicite dans ces jugements. Certes, il y a des pèlerins sans motivations religieuses ; mais, ils finissent le voyage, même s'il est très dur. Delaporte, Fontenai et Domairon reflètent bien cette coexistence, quand ils parlent des « pèlerinages de dévotion, de débauche, & de fainéantise ».

En conclusion, on peut dire que tous ces voyageurs écrivains montrent avec leurs œuvres que, paradoxalement, le discrédit du pèlerin, la décadence du culte de saint Jacques ou le refroidissement de la dévotion constituent en eux-mêmes des preuves de la survivance et du maintien de ce phénomène religieux aux XVII^e et XVIII^e siècles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANONYME (1718) : *Les Chansons des pèlerins de S. Jacques*. Troyes, s.n.
- ANONYME (1963) : « État politique, historique & moral du royaume d'Espagne l'an MDCCLXV ». Édition de J. Thénard. *Revue Hispanique*, 30, 376-514. Réimpression de l'édition de 1914.
- ANONYME (1987) : *Ami et Amile : chanson de geste*. Édition de Peter F. Dembowski. Paris, Champion.
- AULNOY, Marie Catherine le Jumel madame d' (1691) : *Relation du voyage d'Espagne*. 3 vols. Paris, Claude Barbin. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].
- BENNASSAR, Bartolomé et Lucille BENNASSAR (1998) : *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*. Paris, Robert Laffont.

- BONNAULT, baron de (1901) : *Impressions florentines d'un paysan picard au XVIII^e siècle*. Mondidier, Bellin. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].
- BONNECAZE, Jean (1896) : « Autobiographie de Jean Bonnezeze de Pardies, curé d'Angos (1726-1804) ». *Études historiques et religieuses du diocèse de Bayonne*, 5^e année, 184-195. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].
- BRIAN, Isabelle et Jean-Marie LE GALL (1999) : *La vie religieuse en France au XVI^e-XVIII^e siècle*. Paris, SEDES.
- BRUNEL, Antoine de (1963) : « Voyage d'Antoine de Brunel (1655) ». Édition de Charles Claverie. *Revue Hispanique*, 30, 119-375. Réimpression de l'édition de 1914.
- CAIRE-JABINET, Marie-Paule (2000) : *Histoire des religions en France (16^e-20^e siècles)*. Paris, Armand Colin.
- DELAPORTE, Joseph, abbé FONTENAI et Louis DOMAIRON (1765-1795) : *Le voyageur français, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde*. 42 vols. Paris, Vincent, Moutard, Cellot. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].
- DELUZ, Christiane (1994) : « Pèlerin ou espion? Les difficultés des pèlerins avec les autorités musulmanes au Moyen Âge », in P. A. Sigal (éd.), *L'image du pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*. Gramat, Associations des Amis de Rocamadour, 55-64.
- FERPEL (2009) : « Les réglementations des pèlerinages à l'étranger sous Louis XIV (1643-1715) et Louis XV (1715-1774) », in *SaintJacquesInfo. Les textes qui ont fait Compostelle*. [à consulter en ligne sur <http://lodel.irevues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?id=1201#tocto1n3>].
- FLEURIOT, Jean-Maire-Jérôme (1991) : *Voyage de Figaro en Espagne*. Édition de Robert Favre. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- FOULCHÉ-DELBOSC, Raymond (1926) : « Madame d'Aulnoy et l'Espagne ». *Revue Hispanique*, 67, 1-152.
- GEOFFREY CHAUCER (2005) : *The Canterbury Tales*. Édition de Jill Mann. Londres, Penguin Books.
- IÑARREA LAS HERAS, Ignacio (2010) : « Estudio de la métrica en las canciones contenidas en *Les Chansons des Pèlerins de S. Jacques* (1718) ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 6, 138-163. [à consulter en ligne sur <http://webpages.ull.es/users/cedille/seis-inarrea.pdf>].
- JOUVIN, Albert (1672) : *Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*. 8 vols. Paris, Denys Thierry. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].
- LABAT, Jean-Baptiste (1730) : *Voyages du P. Labat, ... en Espagne et en Italie*. 8 vols. Paris, J.-B. et C.-J.-B. Delespine. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque

nationale de France/Gallica)].

LOUPÈS, Philippe (1993) : *La vie religieuse en France au XVIII^e siècle*. Paris, SEDES.

MANIER, Guillaume (2002) : *Pèlerinage d'un paysan picard à S^t Jacques de Compostelle, au commencement du XVIII^e siècle*. Édition du baron de Bonnault d'Houët. Présentation et cartographie de Joëlle Désiré-Marchand. Woignarue, La "Vague verte".

MARCILLAC, Louis de (1807) : *Aperçus sur la Biscaye, les Asturies et la Galice. Précis de la défense des frontières de Guïpuscoa, et de la Navarre par le général Don Ventura Caro, en 1793 et 1794, et Campagne du général Don Antonio Ricardos dans le Roussillon, en 1793*. Paris, Le Normant. [à consulter en ligne sur <http://gallica.bnf.fr> (Bibliothèque nationale de France/Gallica)].

MARCILLAC, Louis de (1825) : *Souvenirs de l'émigration à l'usage de l'époque actuelle*. Paris, Baudouin. [à consulter en ligne sur <https://archive.org/details/souvenirsdelemig-00marcuoft>].

MONCONYS, Balthasar de (1665) : *Journal des voyages de Monsieur de Monconys*. 3 vols. Lyon, Horace Boissat et Georges Remeus.

REAL, Elena (1991) : « El camino de Santiago y la epopeya francesa ». *Queste*, 6, 19-29.

TAMARIT VALLÉS, Inmaculada (2003) : *Representaciones de la mujer española en el imaginario francés del siglo XVIII*. Valence, Universitat de València, Servei de Publicacions.

TAVENEAUX, René (1994) : *Le catholicisme dans la France classique : 1610-1715*. 2 vols. Paris, SEDES.

VÁZQUEZ DE PARGA, Luis, José M^a LACARRA et Juan URÍA RÍU (1949) : *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*. 3 vols. Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas.